

---

## Perception et gestion de l'espace dans un village forestier des Ghâts occidentaux (Inde)

Pascale Salaün

[https://www.persee.fr/doc/etrop\\_1147-3991\\_1997\\_act\\_15\\_6\\_971](https://www.persee.fr/doc/etrop_1147-3991_1997_act_15_6_971)

---

### Citer ce document / Cite this document :

Salaün Pascale. Perception et gestion de l'espace dans un village forestier des Ghâts occidentaux (Inde). In: Pratiques de gestion de l'environnement dans les pays tropicaux. VIe Journées de Géographie Tropicale du Comité National de Géographie. Commission «Espaces Tropicaux et leur Développement». Talence, 6-8 septembre 1995. Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux, 1997. pp. 107-116. (Espaces tropicaux, 15);

[https://www.persee.fr/doc/etrop\\_1147-3991\\_1997\\_act\\_15\\_6\\_971](https://www.persee.fr/doc/etrop_1147-3991_1997_act_15_6_971);

---

Fichier pdf généré le 04/03/2024

## Abstract

*Perception and management of space in a forest village in Western Ghats.*

The perception of space by the villagers at Uppangala (Karnataka) and practices show a local dynamic and particular environment management. Cultivators use to collect raw vegetal material from forest and village. Plants are useful for domestic purposes (human daily needs), agricultural activities (base of the local economy) and lucrative trade of minor forest products.

The boundaries of this isolated forest village are made by governmental authorities ; forest collects are prohibited as well as land control. But perceived and used areas are wider than those artificial limits. Agricultural system needs vegetal resources as natural fertilisers especially for cash plantation and subsisting paddy fields. In the same way, the livestock, involved in fertilisation, needs pasture and vegetal material for cow bed and feeding.

In spite of constraints slowing down the village expansion, links appear between villagers and environment which is exploited with moderation.

## Résumé

Résumé : La perception des espaces par les habitants d'Uppangala (Karnataka) et les pratiques qui s'y déroulent mettent en évidence une dynamique villageoise et une gestion de l'environnement particulières. Les paysans puisent dans le hameau et dans la forêt les matières premières végétales indispensables aux activités domestiques (répondant aux besoins quotidiens des hommes), agricoles (à la base de l'économie villageoise) et lucratives (extractivisme).

Les limites du hameau sont imposées par les autorités gouvernementales ; les collectes forestières sont interdites ainsi que l'accaparement des terres. Mais les espaces perçus et utilisés par les habitants s'étendent au-delà de cette frontière artificielle. Le système agraire du hameau est particulièrement avide en ressources végétales pour la fertilisation naturelle qu'il requiert, surtout depuis que les rizières sont converties en plantations de rente. De même, le bétail, qui participe pleinement à la fertilisation, nécessite des pâturages et un apport de matière végétale pour la litière sous-pattes et le fourrage.

En conclusion, malgré les contraintes freinant l'expansion du hameau et les ponctions sur le milieu, un lien étroit unit les habitants à leur environnement, qu'ils exploitent sans excès et sans gaspillage pour de multiples usages.

# Perception et gestion de l'espace dans un village forestier des Ghâts occidentaux

Pascale SALAÛN

Docteur en ethnobotanique, Université de Paris VI, 12 rue Cuvier, 75005 PARIS

**Mots-clés :** gestion de l'espace, utilisation du milieu, ressources végétales, zone forestière, hameau, Inde, Karnataka.

**Résumé :** La perception des espaces par les habitants d'Uppangala (Karnataka) et les pratiques qui s'y déroulent mettent en évidence une dynamique villageoise et une gestion de l'environnement particulières. Les paysans puisent dans le hameau et dans la forêt les matières premières végétales indispensables aux activités domestiques (répondant aux besoins quotidiens des hommes), agricoles (à la base de l'économie villageoise) et lucratives (extractivisme).

Les limites du hameau sont imposées par les autorités gouvernementales ; les collectes forestières sont interdites ainsi que l'accaparement des terres. Mais les espaces perçus et utilisés par les habitants s'étendent au-delà de cette frontière artificielle. Le système agraire du hameau est particulièrement avide en ressources végétales pour la fertilisation naturelle qu'il requiert, surtout depuis que les rizières sont converties en plantations de rente. De même, le bétail, qui participe pleinement à la fertilisation, nécessite des pâturages et un apport de matière végétale pour la litière sous-pattes et le fourrage.

En conclusion, malgré les contraintes freinant l'expansion du hameau et les ponctions sur le milieu, un lien étroit unit les habitants à leur environnement, qu'ils exploitent sans excès et sans gaspillage pour de multiples usages.

Les paysans qui occupent les versants des Ghâts constituent un élément original de la société rurale indienne. Installés dans des villages forestiers, leur subsistance est étroitement dépendante à la fois des produits de leurs cultures vivrières et des ressources naturelles. Le hameau d'Uppangala<sup>1</sup> (fig. 1), est constitué de seize foyers situés de part et d'autre de la rivière Uppangala hole. Un noyau ancien de propriétaires terriens est installé au centre, les maisons étant dispersées autour des rizières situées dans un bas-fond. Les ouvriers agricoles arrivés récemment se trouvent plus au nord, sur des parcelles mitoyennes. Le village est ceinturé par une forêt, car Uppangala était déjà

installé avant la mise en réserve forestière. Certains des paysans sans rizière ont des jardins d'aréquier autour de leur maison. Les demeures sont accessibles par un réseau de sentiers qui traversent parfois les plantations. Le village comprend aussi un temple et des espaces réservés à des génies, les *bhuta* (fig. 2).

L'étude permet d'envisager d'une façon privilégiée les relations de l'homme avec la forêt, l'hypothèse étant que plus les villageois sont isolés en forêt, plus ils connaissent et utilisent les plantes. Cet isolement permet d'observer les accès au monde forestier, en réduisant le facteur du modernisme.

La forêt d'Uppangala est localisée dans le régime climatique dit «Allepey-Mangalore», qui se caractérise par l'abondance des précipitations pendant le passage de la mousson, suivies d'une saison sèche dont la durée augmente avec la latitude. Les formations végétales denses humides sempervirentes de basse altitude occupent encore de larges portions. Le type forestier<sup>2</sup> présente une richesse floristique qui est parmi les plus élevées des Ghâts.

La communauté d'Uppangala possède deux particularités : elle est monocaste et elle est isolée. Les Gowda constituent une caste d'agriculteurs, sous-caste des Vokkaliga, "ceux qui possèdent et cultivent leurs terres" ; à l'origine tel est leur statut. Mais leur fonction s'est vue modifiée à Uppangala en raison du privilège détenu par les pionniers qui ont défriché les terres et obtenu des

titres de propriété. Lorsque la forêt fut mise en réserve, et donc impossible à accaparer, ils ont embauché leurs parents ou amis désireux de s'installer dans ce nouveau hameau. À la suite de réformes agraires datant d'une vingtaine d'années, les employés agricoles de longue date eurent le droit de s'approprier les terres sur lesquelles ils travaillaient. Les parcelles appartenant à deux familles ont ainsi été divisées.

Le hameau, le dernier avant la crête, est encastré dans une vallée et desservi par un chemin. Cet isolement physique ralentit le commerce avec le marché en aval, bien que les agriculteurs commencent à transformer l'économie familiale en économie monétaire par la vente de produits agricoles et forestiers. De plus, les relations avec les communautés de même caste situées dans la vallée sont toujours étroites.

## I - Poste avancé d'un front pionnier

Uppangala constitue un poste avancé du front pionnier spontané des Ghâts occidentaux qui vise la conquête d'espaces forestiers cultivables. Cette avancée anthropique est entretenue par des paysans à la recherche de terres, poussés par la pression démographique des plaines<sup>3</sup>. Le front pionnier est singulier, car il n'est pas organisé comme on l'observe en Amérique du Sud par exemple, mais spontané, les forêts des Ghâts étant plutôt protégées par les autorités nationales.

En effet, l'extension spatiale du village est aujourd'hui impossible, bien que cela ait pu se faire dans le passé. Les parcelles situées au nord de la rivière ont été intégrées au hameau il y a plusieurs années, après avoir été créées illégalement sur des terrains défrichés. Aujourd'hui, les mesures de protection de la forêt sont de deux ordres : interdiction d'accaparer de nouvelles terres et interdiction de prélever certaines plantes. Cette réglementation est indubitablement une contrainte à l'expansion du hameau.

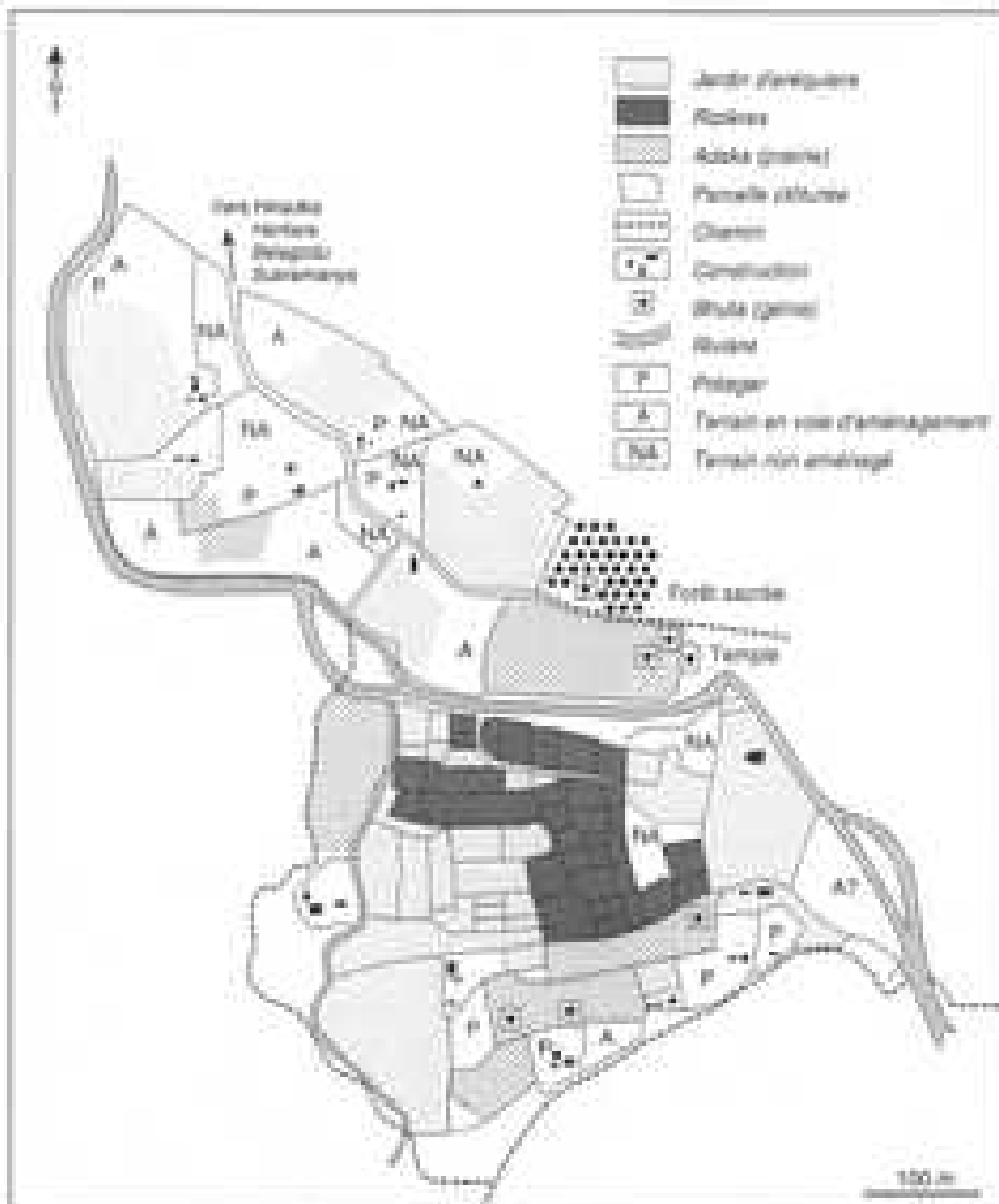
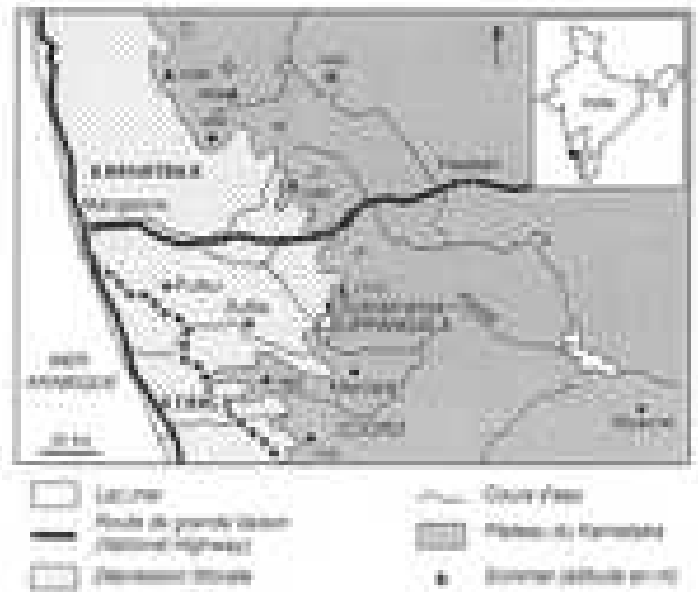
Il en résulte une avancée anthropique originale, par infiltration et ponctions sur un front pionnier, qui semble parfois végéter, mais dont l'activité prend place de façon illicite. Le système que

constitue ce poste avancé est singulier au niveau des pratiques, des techniques, du milieu, des valeurs et organisations sociales<sup>4</sup> ; il est intéressant à étudier, car les villageois, limités au niveau de l'espace, continuent de répondre à leurs besoins par des pratiques efficaces et une gestion optimale du milieu.

L'intensification de l'agriculture se traduit par une transformation radicale : celle des cultures en plantations. Parmi les jeunes qui restent à Uppangala, certains travaillent à l'extérieur comme ouvriers agricoles, d'autres aident leurs parents sur l'exploitation familiale avant de fonder une famille, d'autres enfin pratiquent l'extractivisme (collecte d'espèces commercialisées) et exercent diverses activités qui ne sont pas toutes légales. Tous ont intérêt à ce que le hameau s'étende, si bien que la pression sur les espaces périphériques est forte.

Nous observerons, dans cette situation de pressions opposées entre les politiques forestières et les besoins des villageois, la façon dont ces derniers perçoivent leur environnement et l'exploitent.

**Figure 1 :**  
Localisation régionale d'Uppangala



**Figure 2 :**  
Les éléments de l'espace à Uppangala (d'après ROBERT et SALAÜN, 1996 : fig. 3).

## II - Perception des espaces par les villageois

Cette partie présente tous les éléments de l'espace du territoire sur lequel les villageois (et leur bétail) circulent à partir du hameau : ce sont les espaces vécus et perçus par eux. Dans le discours local, un premier niveau de distinction des espaces apparaît, opposant le *bayyalu* et le *kaadu*.

Le *bayyalu* représente l'espace familial villageois, contenu à l'intérieur des limites administratives imposées par le Département des Forêts. Le *kaadu* est l'espace forestier qui suggère tout ce qui est au-delà du *bayyalu*. Cependant les caractères qui définissent ces deux espaces sont plus fins et subtils que les simples bornes posées par le gouvernement. Le *kaadu* et le *bayyalu* font intuitivement penser au sauvage et au domestiqué. Mais il existe dans le village des espaces non aménagés, qui semblent à l'abandon, sauvages, et des espaces gérés et entretenus à l'extérieur du village. Cette comparaison ne peut donc être retenue et nous sommes amenés à considérer les critères utilisés par les villageois lorsqu'ils décrivent, ou tout simplement parlent, de ces espaces.

Le *kaadu* est toujours arborescent (à l'exception des lisières en stade de réitération<sup>5</sup>, où les rejets ne dépassent pas un mètre), alors que la végétation dans le village est rase (si l'on ne tient pas compte des plantations). Par conséquent, les villageois pénètrent toujours le *kaadu*, milieu boisé et feuillu, armés d'une faucille *katti* afin de se frayer un chemin à travers les broussailles du sous-bois, de couper les feuilles utiles ou encore de préparer un passage pour le bétail.

En définitive, le *kaadu* inspire une certaine crainte, mais il abrite aussi des esprits qui protègent les hommes et le bétail des animaux sauvages (comme les serpents et les éléphants, parfois les tigres), des maladies et des calamités qui peuvent survenir en forêt... Au contraire le *bayyalu* inspire la confiance, la sécurité, c'est un lieu sauf. Cette distinction apparaît donc dans les formes de la végétation, et dans l'appréhension que les villageois en ont.

Pour chacun du *bayyalu* et du *kaadu*, les espaces se rangent dans trois catégories, qui ne sont pas explicitées par les habitants, mais qui correspondent à une réalité fonctionnelle : les espaces habités, cultivés et non cultivés.

### A. Les espaces habités

L'ensemble des espaces habités regroupe les demeures des hommes, mais aussi du bétail, des dieux et des génies. Ces espaces sont désherbés, nettoyés, propres, comme pour les rendre rassurants. Ils sont aussi des lieux « purs » (à l'exception des annexes), dont l'accès est interdit aux personnes « impures » *sutaka*. En *kaadu* ces espaces sont occasionnellement fréquentés et entretenus, alors que dans le *bayyalu*, ils constituent les lieux de vie quotidienne.

#### 1. Les espaces habités dans le bayyalu

Notons tout d'abord que la circulation du bétail dans le *bayyalu* est réglementée, contrairement au *kaadu*. Les vaches sont surveillées pour la pâture et accompagnées en forêt jusqu'à la lisière, afin de protéger les cultures et potagers dont les accès sont restés ouverts. En général, les espaces domestiques sont tous entourés de clôtures, mitoyennes ou non ; il s'agit souvent de haies vives *beli*, constituées de boutures ligneuses *goota* qui s'enracinent facilement<sup>6</sup>.

L'accès à la maison est signalé par une rangée de plantes bordant le sentier *dari* et la cour *angala*. Ces plantes ornementales *uvina gida* ont des fleurs et des feuilles colorées *badanna*. L'*angala* devant la maison sert de place de séchage du riz et de tout autre végétal. Elle est toujours recouverte d'un toit de palme lorsqu'elle sert de lieu d'accueil pour une réception. Au milieu de cette cour, et en face de l'entrée de la maison, un socle de *tulasi* (un basilic : *Ocimum Cf. sanctum*) est posé et soigneusement décoré de guirlandes. Il représente le dieu Ishvara et fait l'objet d'offrandes, *pooje*. Le *tulasi* est aussi une plante médicinale aux propriétés multiples. Les portes d'accès à la maison sont ornées d'un bouquet de feuilles (de manguier, jaquier, Ficus, *tulasi*) et d'épis de riz, qui assure la prospérité à la maisonnée... Il est déposé une fois l'an avant une moisson ou pour une naissance.

La maison, principale bâtisse, est discrète et rudimentaire. Les murs sont en briques de terre rouge, cimentées de terre *mannu*. Ils tiennent debout une centaine d'années. Divers éléments de la maison utilisent les ressources locales :

- la charpente est construite par un spécialiste

qui utilise le bois fourni par le client. Celui-ci choisit de préférence l'*upalike*<sup>7</sup> qu'il coupe en forêt. Le bois de feu dégage une fumée qui rend les poutres imputrescibles ;

- l'aréquier est utilisé pour faire les lattes du plancher au grenier. Elles sont alors recouvertes de feuilles coriaces de *chagate* (*Cassia tora*), de terre et de bouse de vache. On accède au grenier par une échelle *yeni* en bois d'*upalike*. Le jaquier est aussi utilisé pour les rares meubles ;

- le toit *maadu* est recouvert avec des palmes de cocotier ou d'aréquier, ou le chaume de *kedulu hullu*, plante protégée dans le *bayyalu* pour cet effet. Le toit est refait tous les ans avant la mousson, par le chef de famille. L'ancienne paille est laissée et la nouvelle posée dessus ;

- le sol des maisons est enduit de bouse de vache *sagani* sèche, mélangée à du charbon. Toutes les semaines, la maîtresse de maison recouvre *sarisuvudu* le sol de cette façon pour le "purifier" comme cela se fait partout dans les campagnes indiennes.

Pour les villageois, la maison (espace habité) présente un statut foncier différent des terres (espace cultivé). En effet, lors de l'héritage, la maison revient au dernier des fils qui a vécu dedans (en général le cadet), alors que les terres sont partagées entre tous les fils... C'est un autre critère de la conception de l'espace habité.

L'étable *hatti* est une bâtisse annexe contiguë ou à l'écart de la maison, de même que le lieu pour le bain *kottige* (hutte) ou encore la réserve de coques de noix de coco et d'arec (pour le combustible), qui sert aussi d'abri pour les femmes en périodes de menstruation<sup>8</sup> *sutaka* (impureté).

D'autres éléments caractérisent l'espace habité du *bayyalu* : le temple *devara* et les emplacements des génies *bhuta*. Le culte hindouïste célébré dans le temple dédié à Hayapa coexiste avec le culte familial où l'on vénère Ventakarama et le culte des *bhuta*, sortes de puissances démoniaques mêlées aux activités humaines quotidiennes.

Le temple est construit à la sortie du village, le long de la rivière, sur une zone défrichée à cet effet, où ont été épargnés des jaquiers qui abritent les *bhuta*. Les *bhuta* sont considérés comme des assistants des dieux ; ils sont plus proches des hommes et réalisent les souhaits *harake* des prières. Si les *bhuta* ne sont pas bien honorés, ils se vengent sur les hommes. Ils sont souvent accusés d'être les inspireurs des maladies. Leurs emplacements sont maintenus et respectés à travers les héritages et les aménagements spatiaux.

Les héritiers de terres reçoivent ainsi les *bhuta* lors des legs, et pour cultiver les surfaces où ils s'abritent, il faudrait les déloger à l'aide de cérémonies onéreuses ! Ils se trouvent sous des abris rudimentaires comme des toits de palmes, des ruines de maison, ou sous un *baine*, le palmier *Caryota urens*. Un autre *bhuta* est sous un arbre à fruits amers *kasarika mara* (*Strychnos nux-vomica*). Chaque abri comporte des ex-voto offerts en remerciement de prières accordées. Les *bhuta* s'abritent aussi dans les arbres à latex *hallu* (lait) ou *mena* (gomme) ; c'est le cas du jaquier, de *goli mara* (*Schefflera venulosa*) ou encore de *enne mara* (*Dipterocarpus indicus*). Ils se logent aussi dans les arbres à fruits amers, ou encore dans les pierres qui reposent à leurs pieds, permettant les sacrifices d'animaux (de coq ou cochon par exemple). On ne les trouve jamais dans les petites plantes.

## 2. Les espaces habités dans le *kaadu*

Cependant, les *bhuta* préfèrent l'ombre de la forêt. Ils sont alors des protecteurs de l'homme contre les éléphants et les serpents, c'est pourquoi ils sont vénérés à l'extérieur du village.

Il existe, par ailleurs, une forêt sacrée *devastana kaadu*, protégée par la présence temporaire d'un *bhuta*. Elle est située derrière le temple et fait l'objet d'interdits tels que le ramassage du bois de feu et la coupe des feuilles pour la litière du bétail.

Notons enfin l'importance de quelques petits espaces dans le *bayyalu* et dans le *kaadu*, représentés parfois par un seul arbre, mais qui sont vénérés ou au contraire évités. Ceux vénérés peuvent être les abris connus des *bhuta* ou tout simplement tous les arbres qui ont les caractères décrits ci-dessus pour ces *bhuta*. Quant aux arbres qu'il ne faut pas approcher, citons le *kayaru mara*<sup>9</sup>, dont le fruit est toxique *visha*, et en dessous duquel le placenta impur des veaux est enterré.

Les espaces habités, qu'ils soient dans le *bayyalu* ou dans le *kaadu*, sont entretenus, respectés et sacrés. Cette attention n'est pas portée dans les espaces non cultivés.

## B. Les espaces non cultivés

Le *kaadu* et le *bayyalu* possèdent des espaces non cultivés. Ceux-ci peuvent être protégés, domestiqués, ils constituent des lieux de collecte privés ou communs dont la gestion est organisée...

### 1. Les espaces non cultivés du *kaadu*

Pour le *kaadu* deux espaces non cultivés se distinguent : la forêt elle-même et sa limite avec le village.

La forêt naturelle se trouve à l'extérieur des sentiers ceinturant le village. C'est un lieu d'extractivisme (à des fins commerciales) et de cueillette (à des fins personnelles). Les villageois distinguent différents types de *kaadu* qui ne correspondent pas toujours à des types forestiers définis par les scientifiques.

La forêt étant une réserve, il est interdit de couper des arbres, ainsi que de collecter les bambous et rotins... Cependant il est autorisé de ramasser quelques plantes (espèces médicinales ou bois de feu) à des fins personnelles et de couper la cime des arbres (couper des arbres à la base du tronc, même dans son jardin, est interdit sans autorisation !). Pour collecter les produits forestiers, il est donc obligatoire de se munir d'un permis acheté au bureau du Département des Forêts à Subramanya. Cependant, à Uppangala, aucun des villageois ne possède un tel permis trop onéreux. Les villageois sont souvent employés par des entrepreneurs plus riches des communautés en aval, qui peuvent se munir d'une licence ; ils sont alors payés au poids de produits collectés. Les plus démunis des cueilleurs n'hésitent pas à piller les ressources forestières sans souci de conserver le patrimoine biologique et sous l'œil intéressé des intermédiaires qui vendent les collectes aux magasins gouvernementaux. Les produits de la forêt sont la muscade, la cannelle, des résines *dhupa* de *Vateria indica* et *Canarium strictum*, etc. La collecte des produits forestiers est inévitable, tant pour les besoins personnels que pour la vente. Souvent les villageois pratiquent l'extractivisme de façon illégale. Cette fraude est surtout entretenue par les paysans pauvres, car les agriculteurs ont peu de temps à consacrer à la forêt.

Entre le *bayyalu* et la forêt, les villageois identifient une interface, nommée *kaadu badi* (forêt-bordure) qui constitue la frontière imaginaire du *kaadu* et correspond à la lisière. Elle est quotidiennement exploitée par les villageois qui se réservent les surfaces proches de leur jardin pour couper les feuilles destinées à la litière du bétail.

### 2. Les espaces non cultivés du *bayyalu*

Les espaces non cultivés dans le village sont les sentiers *puni* et les *adaka* caractérisés par l'absence d'arbres à l'exception de quelques fourrés.

Les sentiers communs, sont régulièrement désherbés pour faciliter et sécuriser le passage. Les mauvaises herbes sont données en fourrage, surtout pendant la sécheresse.

Les *adaka* (sortes de savanes ou prairies) ne sont jamais désherbés. Ces surfaces sont privées, apparemment à l'abandon, et servent parfois de pâture... Elles sont rasées et ne permettent pas la repousse d'une végétation arborée ou seulement en fourré discontinu ; certains arbres sont parfois épargnés pour l'émondage. Il existe trois types d'*adaka* :

- le *devastana adaka*, sacré, se trouve devant le temple. Il est rasé par le bétail et dépourvu d'arbres (hormis sur sa frontière avec le temple où les jaquiers abritent des *bhuta*) ; il accueille aussi les villageois lors de fêtes religieuses ;

- le *hullu adaka* est une parcelle clôturée sur laquelle, après brûlis, poussent des Graminées et hautes herbes *kedulu hullu*, destinées à être coupées pour refaire les toitures des habitations (et plus rarement pour le fourrage). Ces Graminées<sup>10</sup> sont des colonisatrices du milieu. Il existe trois parcelles privées de ce genre à Uppangala ;

- d'autres *adaka* sont protégés du pâturage afin de laisser pousser les herbes qui fournissent le fourrage.

Ces *adaka* sont finalement gérés à des fins agricoles, mais l'homme n'y exerce pas de pratique culturale (à l'exception du brûlis pour *hullu adaka*). Toutes ces surfaces non cultivées sont privées, gérées personnellement ou en commun par les familles.

### C. L'espace cultivé : plantes et techniques

Seul le *bayyalu* présente des cultures annuelles ou pérennes.

Les cultures annuelles *gadde* sont vivrières : ce sont les rizières *batta gadde*, situées au centre du village et les potagers *tarakari gadde*. Ces derniers sont cultivés soit dans le jardin de maison, soit sur des parcelles de riz pendant la saison sèche.

Les cultures pérennes *tota* sont des plantations situées dans les jardins ou sur d'anciennes rizières comblées. Elles comptent des cultures de rente comme l'aréquier et parfois le bananier qui le pré-

cède. Souvent les jardins d'aréquier *adike tota* sont diversifiés avec d'autres espèces ligneuses ou herbacées et deviennent de véritables agroforêts<sup>11</sup> après une dizaine d'années.

### 1. Les rizières

Les rizières, en terrasses, occupent une grande partie du *bayyalu*. Elles sont irriguées grâce à une déviation de rivière en amont du hameau, à partir de laquelle l'eau circule par gravité dans les canaux de dérivation, *kani*. L'arrivée de l'eau dans chacun des bassins rizicoles est régulée manuellement à l'aide de vannes, *gadi*. Deux moissons rythment les activités agricoles de l'année. Celle de mai, produite en culture irriguée est plus importante que celle de mousson en raison des pluies dévastatrices pour l'épiaison. De nos jours, les riziculteurs se fournissent en variétés améliorées auprès de la coopérative gouvernementale à qui ils revendent d'ailleurs le surplus des récoltes (riz, légumes et produits divers). C'est ici que les ouvriers agricoles achètent à moindre frais les rations de riz avec l'argent gagné au champ. Les rizières sont bordées de diguettes, dont les plus larges permettent la croissance de cocotiers. Champs et diguettes sont régulièrement envahis d'adventices et sont particulièrement nettoyés en été, car les mauvaises herbes constituent le fourrage, à une période où l'herbe se fait rare dans les pâturages.

Les champs *gadde* peuvent être exploités en rizière *batta gadde* ou en potager *tarakari gadde* une partie de l'année. Une parcelle sur cinq est réservée au potager lors de la préparation des champs en décembre. Par contre les champs de la récolte d'octobre sont entièrement destinés au riz.

Le potager de rizière est surtout réservé au piment. Les plants reçoivent des engrais naturel *gobbara* et chimique. La récolte des autres légumes (Cucurbitacées sur treillage, *saute kayi*, *hire kayi*, *badane gida* l'aubergine, un haricot *halasande*, *Vigna ringiculata*, *bende* le gombo) s'échelonne jusqu'en mai. Les villageois affirment que la terre du potager n'est pas plus appauvrie qu'avec le riz ; les légumineuses apportent peut-être suffisamment d'azote pour enrichir le sol. Pour l'arrosage, un trou est creusé au milieu du champ, alimenté par un canal, de façon à puiser l'eau quotidiennement avec une poterie.

### 2. Les jardins de maison

Le jardin de maison comprend souvent un potager, une treille pour Cucurbitacées, une pépinière permanente d'aréquiers, une pépinière temporaire de piments, des plantes ornementales, alimentaires et médicinales, qu'elles soient pérennes ou annuelles. Les plantes sont parfois cultivées sous les auspices d'une herbacée (crassulescente) *kali* qui éloigne le mauvais œil...

Le jardin peut s'étendre à une plantation d'aréquiers ou bananiers, à une prairie pour la pâture, ou à une zone laissée sauvage pour l'émondage.

Certaines espèces arborescentes ne sont pas éliminées lors du désherbage du jardin et sont protégées. Elles produisent en effet par émondage des feuilles destinées à la litière du bétail et à l'engrais vert. Nous reviendrons plus tard sur leur rôle dans le fonctionnement du système agraire.

### 3. Les jardins d'aréquiers

La culture de l'aréquier est familiale bien qu'elle ne soit pas traditionnelle pour les Gowda ; cependant, dans le Karnataka, elle « remonterait à plusieurs siècles »<sup>12</sup>. À Uppangala, la culture intensive de l'aréquier *adike mara* date d'une quinzaine d'années.

Actuellement le gouvernement propose des prêts pour l'installation de plantations, dont les plus vieilles étaient installées sur des zones défrichées en forêt. Par contre les plus récentes sont implantées sur d'anciennes rizières reconverties, car le gouvernement interdit désormais de défricher. En effet, il y a encore quarante ans, les villageois pouvaient s'approprier les terres du département des forêts et les mettre en valeur. Quelques agriculteurs cependant continuent de repousser leurs barrières pour agrandir les surfaces plantées, lorsqu'elles n'ont pas encore été enregistrées sur le cadastre.

Il existe deux types de jardins d'aréquiers à Uppangala : les plantations entourant les maisons et celles installées sur des rizières comblées. Autour des maisons, il s'agit soit de reconversions du jardin, soit de surfaces de forêt défrichées. Dans tous les cas, l'installation d'un jardin requiert un nettoyage total de la surface afin d'y placer le système d'irrigation ; celle-ci est assurée par un ensemble de canalisations détournant l'eau de la rivière pendant la période de sécheresse. Dans les plantations, l'aiguillage *katta* consiste à obturer le

canal par une pierre lorsque l'eau n'est pas nécessaire.

La plupart des gros planteurs n'ont pas de rizière et se sont spécialisés dans les plantations qu'ils diversifient précautionneusement au fil des années... En effet, les revenus de ces jardins constituent le principal apport monétaire pour ces familles.

La fumure est l'une des contraintes majeures du succès d'un jardin<sup>13</sup>. La fertilisation est naturelle. De la terre est apportée tous les cinq ans. L'engrais

est ajouté tous les deux ans après la mousson. Le fumier *hatti gobbara* est apporté tous les trois ans, mais jamais sur tous les arbres ensemble, ce qui implique en fait des intrants annuels dans la plantation. Cet engrais apporté en décembre est accompagné de feuilles *soppu*, de cendre *sutta manu*. Les engrais chimiques sont faiblement utilisés pour le mauvais goût qu'ils donnent aux noix. L'engrais vert est important puisqu'un agriculteur est prêt à payer un travailleur 100 roupies par jour pour l'émondage<sup>14</sup>.

### III - Lieux de prélèvement des ressources

Un jardin d'aréquier peut posséder des espèces cultivées, mais aussi des espèces épargnées du défrichage. Les espèces cultivées sont, outre l'aréquier, les poivrier, cocotier, anacardier, ananas, bananier, jaquier et manguiier. Les plantes protégées sont des arbres utilisés pour l'émondage.

Les espaces sont aussi caractérisés par les ressources qu'ils fournissent et les pratiques qu'ils abritent. Il existe un lien continu entre les espaces où sont puisées les ressources et ceux où elles sont transformées et utilisées. D'une façon générale, le *kaadu* fournit les ressources qui sont utilisées dans le *bayyalu*.

Les besoins en matière première végétale sont indispensables pour les trois catégories d'activités des villageois : activités domestiques, activités agricoles, activités lucratives.

Les activités domestiques se rapportent à tout ce qui concerne la vie quotidienne, l'habitat et la consommation des villageois. Les matériaux de construction sont puisés dans le *bayyalu* et le *kaadu*. La confection des produits de vannerie nécessite l'emploi de rotin et bambou provenant du *kaadu* ; le bambou sert aussi pour l'armature des haies vives des jardins. Le *kaadu* fournit le bois mort pour le combustible même si d'autres matériaux ligneux du *bayyalu* le remplacent quelquefois. L'alimentation des villageois (dont l'élément de base est le riz) est constituée des produits de récolte des champs et potagers, pour ceux qui possèdent des terres. Pour les autres, les produits alimentaires font l'objet de troc (un travail peut être « payé » en nature) ou d'achat à la coopérative agricole avec l'argent gagné par la vente d'autres pro-

duits (certains ne possèdent que des plantations d'aréquier, d'autres pratiquent l'extractivisme ou fabriquent des paniers...) ou par le labeur. Certains aliments sont occasionnellement cueillis dans le *kaadu*<sup>15</sup>. Enfin d'autres plantes du *kaadu* et du *bayyalu* sont utilisées pour leurs vertus médicinales, cosmétiques, de même que les détergents, piscicides, etc.

Les activités agricoles du *bayyalu* requièrent des ressources végétales indispensables à leur viabilité. En effet, les cultures se succèdent sans jachère grâce à l'apport d'engrais naturel : engrais vert produit du sarclage et de l'émondage et fumier, produit du bétail. Le bétail joue un rôle primordial dans la fertilisation ; il pâture en *bayyalu* et en *kaadu*, reçoit du fourrage coupé dans le *bayyalu*, sa litière sous-pattes est constituée de feuilles de lisière. En fait, il est l'un des principaux vecteurs de transformation du milieu par les hommes dans et à l'extérieur du village. La viabilité du système agricole est donc basée sur les relations étroites entre les espaces du *bayyalu* et du *kaadu* ; la fertilisation reste le lien entre l'agriculture et la forêt.

Les activités lucratives contribuent à la survie de certaines familles. Elles permettent d'augmenter le niveau de vie des agriculteurs, ou sont inhérentes à la modernisation de l'exploitation agricole. L'extractivisme et quelques activités illégales (chasse, extraction du corindon) ont lieu dans le *kaadu*. La vente des produits agricoles n'est possible, elle, que pour les planteurs d'aréquier.

Il existe en définitive une utilisation optimale des ressources du *bayyalu* et du *kaadu*, compte tenu des contraintes naturelles et législatives.

## Conclusion : la dynamique du système homme-hameau-forêt

La population d'Uppangala augmente, mais l'extension spatiale étant devenue impossible, les familles intensifient le système agraire. Le développement des cultures de rente s'observe par la transformation du *bayyalu* en un espace arboré. Les rizières sont en effet reconverties en plantations d'aréquier, de même que les jardins de maison, malgré l'importante valeur sociale et culturelle que représente la récolte traditionnelle du riz.

La dynamique de transformation de l'espace se vérifie donc à l'intérieur du hameau. Cependant la

stabilité des espaces du *kaadu* que procurent les restrictions gouvernementales n'est qu'apparente. En effet, l'extractivisme et les collectes illégales ne sont pas moins vigoureux, constituant l'unique revenu pour certaines familles. En outre, les besoins croissants en matière première végétale pour la fertilisation des jardins d'aréquier renforcent les ponctions sur les lisières. Finalement, la gestion des espaces est optimale, tant à l'extérieur du hameau où les collectes sont interdites, qu'à l'intérieur où l'expansion est freinée.

## Notes

1. Ce hameau est plus précisément un écart éloigné de deux heures de marche du village de Belagodu, sur le versant occidental des Ghâts, au nord de Mercara, dans le district du Karnataka sud : 75°37' Est, 12°35' Nord;
2. Caractérisé par trois espèces, *Dipterocarpus indicus*, *Kingiodendron pinnatum*, *Humboldtia brunonis*, il a été défini par PASCAL, 1984.
3. Au sujet du poste avancé du front pionnier que constitue Uppangala, consulter ROBERT et SALAÜN, 1996.
4. BRUNET, 1993, p. 227
5. Les lisières, faisant l'objet d'une coupe intensive de feuilles, possèdent des espèces forestières dont les individus produisent sans cesse de nouveaux rejets. Nous reviendrons plus loin sur ces pratiques indispensables au fonctionnement du système agraire.
6. Les plantes constituant les haies vives peuvent être indifféremment le *pongare* (*Erythrina indica*), *chirupu* (*Hopea parviflora*), *maruva* (*Terminalia paniculata*), *mullu gida* (*Zyziphus* spp.), *aadu sogé* (*Adhatoda vasica*), *kalli* (*Fagraea zeilanica*), *daddalu*, *kattindai* (Verbénacées), *itina gida* (*Gliricidia sepium*), *haralu gida* (*Garcinia morella*), *baine* (*Caryota urens*), *kadu huli*.
7. *Macaranga peltata* ou *Mallotus tetracoccus*, mais le bois de charpente peut aussi être l'un des suivants : *chirupu* (*Hopea parviflora*), *matti* (*Terminalia alata*), *maruva* (*Terminalia* spp.), *mavu* le manguier (*Mangifera indica*), *nandi* (*Lagerstroemia microcarpa*), *halasu* le jacquier (*Artocarpus heterophyllus*), *bendaki*, *banapu* et tout autre bois de forêt lorsque ces derniers ne sont pas disponibles.
8. En effet, celles-ci ne peuvent pénétrer dans la maison pendant les trois jours des règles ; de même que d'autres lieux leur sont interdits comme le temple du village, les rizières ou l'étable. Leur mise à l'écart s'accompagne de l'interdiction de préparer la cuisine, mais elles peuvent effectuer tous les travaux qui ne sont pas sur les lieux protégés (couper les feuilles pour le bétail, fabriquer des paniers ou ustensiles de cuisine...), ainsi que porter et s'occuper des enfants.
9. *Strychnos nux-vomica*
10. *Themeda triandra*, *Eulalia trispicata*, *Ischaemum indicum*, *Heteropogon contortus*, *Arundinella leptochloa*.
11. L'agroforêt est un "système agricole amélioré combinant des végétaux ligneux et non ligneux utiles, à cycles plus ou moins longs" (PUIG *et al.*, 1993, p.9). Pour plus de détails sur les systèmes agroforestiers, consulter aussi PUIG H., RÉTIÈRE A. et SALAÜN P., 1994.- Recherche agroforestière : quelques exemples pris dans les tropiques humides.- *Nature-Sciences-Sociétés*, 2(2), pp. 168-173.
12. BUCHY, 1993, p. 156
13. BUCHY, 1993, p. 160
14. Sachant qu'un kilogramme de riz s'achète à partir de 6 Rs dans le commerce et un litre de lait, 7 Rs.
15. Pour plus de détails sur les lieux de prélèvement des plantes alimentaires et les pratiques, consulter SALAÜN, 1996.

## Orientation bibliographique

- BRUNET, R. ; FERRAS, R. ; THÉRY, H. (1993).- *Les Mots de la géographie, dictionnaire critique*.- Montpellier, Reclus, 520 p.
- BUCHY, M. (1993).- *Le teck et l'aréquier, l'état colonial, la forêt et les hommes dans les Ghâts occidentaux (Inde du sud), 1800-1947*.- Université Paris VII- Jussieu, GMSS, UFR 043, 280 p. (Thèse de Doctorat d'Histoire).
- PASCAL, J.P. (1984).- *Les forêts denses humides sempervirentes des Ghâts occidentaux de l'Inde*.- Pondichéry, Institut Français de Pondichéry, 365 p., 2 cartes h.t. (Travaux de la section scientifique et technique, Tome XX).
- PUIG, H. ; RÉTIÈRE, A. ; SALAÛN, P. (1993).- *L'arbre dans les systèmes culturels du tropique : acquis et lacunes*.- Paris, Université Pierre et Marie Curie, Laboratoire de Botanique tropicale. Compte rendu de fin d'études financé par le Ministère de la Recherche, 132 p.
- ROBERT, S. ; SALAÛN, P. (1996).- Uppugala ou la difficulté d'être pionnier. Étude d'un hameau enclavé en forêt dans les Ghâts Occidentaux (Inde).- *L'Espace géographique*, n° 2.
- SALAÛN, P. (1995).- *Représentations, utilisations et transformations de la richesse floristique dans quatre communautés forestières des Ghâts occidentaux (Inde du Sud)*.- Paris, Université P. et M. Curie ; Pondichéry, Institut Français de Pondichéry, 237 p. (Thèse Univ. Paris VI : 1995).
- SALAÛN, P. (1996).- Les plantes et leurs combinaisons dans la cuisine des communautés rurales forestières des Ghâts occidentaux.- *Les Cahiers d'Outre-Mer*, n° 194, pp.165-194.